1

Ce matin-là, lorsque je me suis réveillé, tout était étrange. Et même un peu plus qu'étrange, en vérité. Je me suis demandé si…

Non. Cette histoire ne peut pas commencer de cette manière. C'est impossible. D'abord, était-ce vraiment le matin ? Rien ne l'indiquait. L'atmosphère était douce, un rayon de soleil filtrait dans la chambre à travers les rideaux. J'étais allongé sur un lit douillet, recouvert d'une couette à la fois chaude et légère. Je n'avais mal nulle part. Au contraire, je me sentais bien, en parfaite sécurité.

Mais quand j'ai ouvert les yeux – et pendant un très long moment –, j'étais incapable de formuler toutes ces informations. Et pour cause : ma

tête était complètement vide. Comme si j'étais un ordinateur à la mémoire effacée. Les notions de « matin », de « soleil », de « rideau » ou de « couette » n'avaient aucune signification pour moi. Même le verbe « se réveiller » ne voulait rien dire. Ce n'est qu'aujourd'hui, en me rappelant ce drôle de moment, que je suis en mesure de nommer les objets qui m'entouraient et les gestes que je faisais. Je me suis assis sur le lit.

« Moukajou. » Voilà le seul mot qui m'est venu en tête. J'ai remué les lèvres, et ce même mot s'en est échappé. « Moukajou. » Alors je l'ai répété. « Moukajou, Moukajou, Moukajou. » C'était une mélodie entêtante que j'aurais pu fredonner éternellement sans jamais m'en lasser.

Malgré l'étrangeté de la situation, je n'étais pas du tout nerveux ni angoissé. Je ne me posais pas de questions, je prenais les choses les unes après les autres. J'ai posé le pied droit sur le sol en disant « Moukajou », et ensuite le pied gauche. « Moukajou, Moukajou. » J'ai esquissé un pas, puis deux, puis trois. « Moukajou, Moukajou, Moukajou. » Ce mot qui n'avait aucun sens

rythmait chacun de mes mouvements. Quand j'y repense, cela me paraît bizarre, mais à ce moment-là cela me convenait. Je n'en demandais pas plus.

Si quelqu'un m'avait regardé, il m'aurait pris pour un fou. Et peut-être bien que je l'étais en effet. Je touchais un mur et j'appréciais avec une sorte de gourmandise l'effet que son contact produisait sur ma paume. Puis je regardais ma main avec une intense curiosité. Je ressentais par la fenêtre ouverte une fraîcheur qui se répandait sur mon visage et me faisait légèrement frissonner. Le soleil m'éblouissait. Je clignais des yeux. Ces sensations minuscules me remplissaient d'émerveillement. En guise d'unique commentaire, je répétais : « Moukajou, Moukajou, Moukajou. » D'une certaine manière, je crois bien que je ressentais une sorte de… Oui, c'est ça : de bonheur.

J'étais comme un bébé âgé de quelques mois qui ne connaît rien de l'univers et pour qui tout est nouveau. Je découvrais mon corps et l'infini territoire d'exploration que celui-ci me

proposait. Rien que l'examen des doigts de ma main gauche se révélait passionnant. La souplesse de mon poignet, la perfection avec laquelle mon pouce et mon index se rejoignaient pour attraper un grain de poussière voletant dans la lumière, ces minuscules miracles suffisaient à me combler de joie. Je ne me formulais aucune phrase construite, je ne me demandais pas ce qui allait arriver la minute suivante, je vivais à fond dans le présent. C'était génial.

Je ne sais pas combien de temps ce ravissement a duré. À un moment, j'étais assis par terre. Je jouais avec mes orteils en babillant gaiement (« Mou-ka-jou-ou-ouh… ») lorsqu'un grincement a résonné dans la pièce. Instinctivement, j'ai tourné la tête vers ce son inédit. Une porte était en train de s'ouvrir. Progressivement apparaissait une silhouette lumineuse. Je n'avais pas, à cet instant, d'élément de comparaison. Pourtant, j'ai immédiatement compris que j'étais face à la plus belle vision du monde. J'ai tendu les deux mains vers elle en articulant avec conviction :

– Moukajou !

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? C'était le seul mot que je connaissais ! Lorsque la belle dame vêtue de blanc s'est adressée à moi, lorsque sa bouche rose pâle a émis des sons mélodieux dont, en tout autre occasion, j'aurais certainement compris le sens, je n'ai rien perçu d'autre que l'immense affection qu'elle éprouvait pour ma personne. Maladroitement, je me suis dressé sur mes pieds pour m'envelopper de son parfum délicieux. Nous sommes restés longtemps enlacés, la dame et moi, sans prononcer un mot. Puis elle m'a guidé avec délicatesse vers le lit. J'ai compris qu'elle souhaitait que je me recouche. Personnellement, je n'aspirais qu'à lui faire plaisir. D'ailleurs, je tombais de sommeil. À peine ai-je posé la tête sur l'oreiller que j'ai perdu conscience.

*
* *

Lorsque je me suis réveillé pour la deuxième fois, la situation avait quelque peu évolué. La chambre était plongée dans l'obscurité.

Beaucoup de temps semblait s'être écoulé